

2

Il fallut un peu de temps pour que Gloria annonce :

– *Ma mère était alcoolique.*

Au détour de la conversation, d'une manière tellement banale que j'ai cru avoir mal compris.

– Ta mère était alcoolique ?

– *Oui ! Elle buvait, dès le matin, de l'eau-de-vie. Souvent, avec une copine, elle allait au bar, l'unique épicerie-bar du village, très tôt, avant d'aller travailler.*

Dès qu'elle le pouvait, en catimini, Gloria vidait toutes les bouteilles que sa mère entassait, dans l'espoir de l'empêcher de boire. Mais si cette dernière l'attrapait, elle la battait.

Puis elle dit :

– *Je dormais avec ma mère pour la protéger.*

– La protéger de quoi, Gloria ?

– *De mon père. Il la frappait.*

– Et toi, il te frappait ?

– *Jamais, jamais il ne m'a frappée. Il frappait mon frère. Mais moi, jamais.*

– Et pourquoi ton père battait-il ta mère ?

– *Parce qu'il était violent et parce qu'il buvait et aussi je crois parce qu'elle buvait, mais ça je n'ai jamais compris, puisqu'il buvait lui-même. Et moi, je ne pouvais pas m'interposer. Il me faisait peur.*

Quand Gloria dormait avec sa mère, son père retenait ses coups : il ne voulait pas frapper sa fille. Parfois Gloria se couchait carrément sur elle comme un bouclier. Quand cela devenait trop difficile, elles s'échappaient toutes les deux et allaient dormir dans une grange, chez des voisins. Une fois sa mère endormie, Gloria revenait chez elle et préparait à manger pour son père et son frère. C'était son travail, c'était comme ça. Sa mère le lui avait imposé. Son homme la battait mais il fallait bien qu'il mange !

Gloria détestait cette obligation, surtout quand son père blessait gravement sa mère. Par trois fois il lui avait cassé un bras. Les gens du village leur disaient : ne revenez pas avec lui ! Mais où aller et que faire ? Tous les prenaient en pitié mais personne n'osait les héberger car ils craignaient la vindicte du père. La mère rentrait donc au foyer et Gloria la suivait. Ces jours de grande violence, c'est les dents serrées qu'elle préparait la nourriture : "Il ne le mérite pas !", pensait Gloria. Elle se rebellait, mais sa mère la poursuivait avec un balai et il fallait bien qu'elle s'exécute. Alors, elle échafaudait des vengeances, comme verser du pétrole dans la soupe des deux hommes. Dans ces moments-là, Gloria haïssait son père et elle mettait en doute l'amour qu'elle avait pu ressentir pour lui. Elle se demande encore, parfois, si ce qu'elle a pris pour de l'amour n'était pas seulement la peur d'être abandonnée.

Quand, vers la fin de sa vie, Arthur s'est mis à la confondre avec sa mère et à l'appeler

Virginia, la colère ancienne remontait en elle et elle lui disait :

– *Maintenant tu l'appelles, après tout ce que tu lui as fait endurer ?*

Car le père, assez sobre en semaine, se saoulait régulièrement le week-end. Quand il ne rentrait pas, c'est qu'il n'avait pas réussi à conduire son vélo jusqu'à la maison et qu'il cuvait son vin, quelque part, dans la forêt d'eucalyptus, sous un arbre, dans un fossé, au détour d'un chemin. Une torche à la main, Gloria et sa mère parcouraient les bois. La fillette rechignait. Le comportement de sa mère lui paraissait incompréhensible. Pourquoi le cherchait-elle, après tout le mal qu'il lui faisait ? Mais sa mère lui disait :

– Ne mélange pas tout. Arthur est ton père et il n'a jamais levé la main sur toi. C'est ton père que tu recherches, pas Arthur.

Parfois elles ne le retrouvaient pas et il rentrait le matin. Elle a appris plus tard qu'il restait certaines nuits auprès d'une de ses maîtresses. Il lui arrivait aussi de disparaître pendant plusieurs jours en disant :

– Je vais à Nancy, une ville où il avait travaillé dans sa jeunesse.

Gloria savait qu'il empruntait de l'argent au patron du bar pour payer ses escapades et qu'après il faudrait rembourser. Mais personne ne lui demandait de comptes : il était le chef ! Au début, les deux femmes se sentaient soulagées par le départ du père mais, en grandissant, Alfredo prit l'habitude de devenir le chef de famille pendant ces absences. Alfredo était violent et bagarreur et s'il ne les battait pas, il commandait,

exigeait, humiliait. Il marchait sur les traces d'Arthur.

La mère de Gloria, malgré son addiction à l'alcool, était une femme très active. Après avoir avalé d'un trait son eau-de-vie matinale avec sa copine la boulangère, elle partait travailler à "La Quinta", une grande exploitation agricole.

– Les propriétaires étaient très très riches. Il y avait même une chapelle sur leur domaine ! Ils possédaient des vignes, des arbres à coings et surtout un élevage de poules blanches dont ils vendaient les œufs.

Virginia faisait tout ce qu'on lui ordonnait de faire : tuer les poulets, trier les œufs dans les boîtes, nettoyer... tout...

– La bonne, quoi ! Je la revois encore avec son tablier, elle portait toujours des tabliers, ma mère. Elle sortait de sa grande poche des pattes de poulet, des cous, tout ce que ses patrons jetaient. Elle faisait cuire tout ça. On appelait cette préparation : une soupe blanche. C'était très bon.

Elle travaillait partout où on la demandait en échange de nourriture : des pommes de terre, un peu de viande. Elle était toujours prête à aider tout le monde et malgré son alcoolisme les gens du village l'appréciaient.

La "Quinta" abritait une cave superbe. La mère buvait toute la journée... pour se réchauffer, pour se donner du courage, pour se reposer, pour faire une pause, tout prétexte était bon. Le soir venu, complètement ivre, elle allait se coucher. Gloria s'attelait alors à la préparation du repas. Virginia, jeune, avait été une jolie femme, fraîche et énergique mais l'alcool, lentement, prenait

possession de son corps : ses yeux devinrent brillants et rouges, légèrement exorbités, des ridules rosâtres apparurent sur ses joues puis peu à peu la peau de son visage prit une couleur foncée, indéfinissable, entre le rouge et le violet. Un léger tremblement secouait sans cesse ses mains. Néanmoins, elle tenait debout. Elle s'écroula complètement lorsque Gloria quitta la maison : elle n'avait plus personne pour la protéger.

Gloria ne sait pas pourquoi, ni quand, sa mère s'est mise à boire. Elle ne le lui a jamais demandé. Elle sort de son sac une photo un peu jaunie qu'elle me tend avec précaution :

- *C'est elle, avant...*
- *Quand elle était jeune ?*
- *Non, avant l'alcool.*

Penchées sur le portrait de cette belle femme rayonnante, le même sentiment nous unit : Quel gâchis ! Quelle tristesse !

Une larme coule sur la joue de Gloria.

– *Pardon, pardon ! C'est que... chaque fois je me demande quel aurait été notre destin si ma mère n'avait pas plongé...*

Devenue adulte, Gloria souffrit de crises d'épilepsie. Elle reconnut alors les attaques dans lesquelles sa mère semblait de temps en temps. Mais à cette époque, tout le monde pensait qu'il s'agissait d'une manifestation de l'alcoolisme. Les gens, à cause de ces épisodes, l'appelaient " la louca " *. De ce fait, aucun médecin ne prit la peine de la soigner.

– Elle n'a qu'à boire moins, elle se portera mieux, concluaient-ils.

L'asthme, dont Gloria a aussi hérité de sa mère, n'avait pas de nom, lui non plus. Un peu d'eau, de l'air, voilà les remèdes aux étouffements qui les saisissaient parfois. Ce n'est qu'à Paris, lors de sa première grossesse, que les médecins mirent une étiquette sur les maux dont souffrait Gloria : épilepsie, asthme. Alors elle comprit : sa mère n'était pas folle, mais malade.

Je lui fais remarquer qu'on aurait pu la soigner.

– *Non, ça ne se faisait pas. C'était comme ça.*

3

Dès l'âge de neuf ans, Gloria commença à “faire la bonne” chez des “gens aisés” ; c'est l'expression qu'elle emploie. Elle n'était pas payée, bien entendu.

– Mais pourquoi le faisais-tu, si ça ne te rapportait rien ?

Elle m'explique que d'abord c'était pour manger. Mais finalement, ce n'était pas la principale raison. Chez elle, même s'il n'y avait pas de viande, elle mangeait à sa faim. Non, ces familles l'attiraient. Les gens vivaient autrement que chez elle. Ils ne buvaient pas, ne se battaient pas, ils s'embrassaient. Elle s'est d'ailleurs demandé comment son frère et elle avaient pu être conçus puisque ses parents ne dormaient pas dans le même lit et ne se faisaient jamais un câlin. Dans ces familles où elle servait, régnait la paix. Sa première patronne, qui était aussi la propriétaire de la maison de ses parents, s'occupait d'elle.

– *Elle m'a tout appris : à cuisiner, à faire le ménage, à préparer le riz, le caldo verde, la morue, la viande panée. On cuisinait beaucoup de cochon parce que c'était la viande la moins chère. On le préparait à la alentejana. J'en fais encore, c'est délicieux ! Avec elle, j'ai grandi comme doit grandir une petite fille portugaise ! Ma mère ne m'apprenait rien.*

Mais le plus important c'est que ces gens témoignaient qu'une autre vie était possible. Gloria imaginait son avenir, se racontait des histoires en pensant : un jour je serai comme eux. Quand les émigrés venaient en vacances, de France ou de Suisse, elle les suivait, regardait leurs jeux, leurs baignades, leur insouciance. Elle aurait voulu être eux.

Ces gens qui l'employaient sans la rémunérer lui ont apporté l'espoir et c'est peut-être ce qui l'a maintenue debout.

Et puis, chez sa patronne il y avait l'eau, l'électricité et même la télé.

Gloria arrivait à la fin du repas :

– Je vais faire la vaisselle.

– Reste un peu avec nous, lui disaient les patrons.

Et elle pouvait regarder la télé un moment, la télé brésilienne. L'écran la fascinait.

– En somme, j'avais beaucoup de chance : je ne rentrais chez moi que le soir, pour faire la prière devant la petite chapelle ambulante qui tournait de maison en maison. Dans la journée je vivais dans le confort, dans le luxe même... et dans la paix.

Le jour, chez sa patronne, Gloria oubliait sa vie du soir. Elle a gardé en elle cette dualité. En société elle déborde de bonne humeur, d'humour, de dynamisme. C'est une personne très agréable, sociable et amusante. Quand nous parlons, toutes les deux, une autre Gloria apparaît, une Gloria sensible, fragile, avec la larme au bord des cils, une Gloria qui porte encore en elle la part douloureuse et violente de son passé.

Si elle a réussi à se construire une vie acceptable, c'est certainement parce qu'enfant,

elle a su assurer sa survie : son havre, son repos, son refuge, existaient chez les autres, chez des gens différents.

Je lui lis un poème de Michel Houellebecq.

“ Je suis comme un enfant qui n’a plus droit aux larmes,

Conduis-moi au pays où vivent les braves gens

Conduis-moi dans la nuit, entoure-moi d’un charme,

Je voudrais rencontrer des êtres différents.

Je porte au fond de moi une ancienne espérance

Comme ces vieillards noirs, princes dans leur pays,

Qui balaient le métro avec indifférence

Comme moi ils sont seuls, comme moi ils sourient.”

Elle, qui n’a jamais approché la poésie, pleure et me dit :

– *C’est beau, c’est moi !*

Et l’école ? Tu n’aurais pas aimé aller à l’école ?

– *Non, je n’aimais pas ça. Et puis je n’étais pas tranquille.*

En classe, elle devait écouter attentivement. Elle n’y parvenait pas car elle se demandait tout le temps ce que faisait sa mère. Chez sa patronne, lorgnant par le balcon, elle la voyait aller et venir, elle pouvait la surveiller. Elle redoutait le pire. Gloria se sentait responsable de Virginia. Alors elle manquait.

L'école était pourtant obligatoire jusqu'à seize ans. Mais la loi était très peu appliquée, surtout chez les pauvres et encore moins pour les filles. En mil neuf cent soixante-dix, au Portugal, 40 % de la population était analphabète. Maintenir le peuple dans l'ignorance est un acte politique. Salazar, comme beaucoup de dictateurs, le savait bien.

Et puis un jour, elle a eu un accident. Elle courait dans la cour de l'école et son pied s'est pris dans le crochet de fermeture d'une bouche d'égout. Elle est tombée sur la rotule. Deux camarades l'ont ramenée à la maison et l'ont mise au lit. On l'a soignée avec de la pommade mais rien n'y faisait. Alors son père l'a amenée chez un rebouteux. La rotule était passée de l'autre côté du genou. Il l'a remise en place.

– Il m'a fait tellement mal, que j'ai mordu mon père à la joue. Après il disait toujours : chaque fois que je me rase, je suis obligé de penser à toi parce que je porte toujours la cicatrice de ta morsure.

Gloria fond de tendresse en rapportant les mots de son père.

De retour chez elle, elle a continué à marcher mais elle boitait toujours et elle souffrait. Alors elle s'alitait et n'allait pas à l'école. Ça a duré longtemps.

Un jour, son père a pris un taxi et l'a amenée à l'hôpital à Braga. Prendre un taxi était un luxe et Gloria le ressent comme une grande preuve d'amour. Je le perçois à la douceur soudaine de son sourire, à ses yeux rêveurs.

– Ton père t'aimait beaucoup ?

– Il était fou de moi et il l'a dit jusqu'à la fin de sa vie. J'ai construit ma vie grâce à lui et à Pablo, mon compagnon.

– Pourtant il tabassait ta mère et tu n'aimais pas ça !

– Quand il était saoul seulement. Mais lui, il ne buvait pas à la maison. Il faisait comme les autres. Je les voyais, tous ces ouvriers de la carrière, en sortant du travail, fatigués, sales, ils se retrouvaient au bar et ils buvaient. C'était comme ça. Après ils traversaient le village en chantant. Pas comme ma mère. Elle, elle buvait dans la maison, dans le village. Ce n'est pas pareil !

– Tu leur en veux ?

– Non, je n'étais pas en colère contre eux mais j'avais la haine, la haine de l'alcool. Parfois je bousculais ma mère. Je lui criais : arrête de boire ! Mais j'étais impuissante. Je la détestais d'amour !

À Braga, il fallut redresser tout le genou, lui mettre des broches. Elle dit qu'elle ne se souvient pas du tout quel âge elle avait, ni combien de temps elle est restée dans cet hôpital avec la tête pleine de poux. C'est une de ses cousines, Irène, qui a tenu les comptes à sa place : elle y aurait séjourné un an. Ses parents venaient la voir le dimanche avec le car. Il semble que pendant cette période de sa vie, le temps s'est écoulé sans elle, un temps plat, sans souvenirs, une absence...

Quand elle est revenue au village, elle était passée du stade d'enfant à celui de jeune fille. Elle s'est rendue à l'école et là, la maîtresse lui a dit :

– Non, non, tu es trop grande, plus d'école pour toi.

Gloria savait écrire son nom et ne savait pas lire, mais ça n'avait pas une grande importance. L'école, à quoi bon ?

Son frère, son aîné de quatre ans, avait fini ses classes à neuf ans. Elle se souvient que l'instituteur est venu voir son père :

– Votre fils est très intelligent, très fort en maths, il faut qu'il aille à Braga continuer ses études.

Mais c'était une idée folle, une idée d'instituteur ! Les études, ce n'était pas pour des gens de leur condition : à neuf ans, Alfredo suivit son père à la carrière.

Dans le village, Gloria était la fille de "la bêbeda", la poivrote. D'ailleurs, ça se voyait parce que son visage était couvert de couperose, légère certes, mais pour les gens et pour elle aussi, la marque de l'alcool, comme si le rouge du vin bu par ses parents avait imprégné sa figure. Un jour, alors qu'elle était adulte, quelqu'un lui dit : Si elle te gêne tellement, tu peux la faire enlever. C'est possible !

Gloria consulta un dermatologue et un traitement au laser effaça cette tache, cette signature honteuse. Encore maintenant qu'il n'en reste presque plus rien, elle ne sort jamais sans fond de teint.

À l'adolescence, elle ressentit une vraie colère contre sa mère. Les garçons du village ne voulaient pas d'elle parce qu'elle était la fille de la folle alcoolique. Seuls les émigrés, les Français comme on les appelait, la regardaient avec intérêt. Gloria était très jolie.

Plus tard, quand elle parla avec certains d'entre eux devenus adultes, ils lui dirent qu'ils avaient surtout peur de son père et de son frère, de leur violence. Mais elle, elle pensait que c'était à cause de sa mère. Jamais on ne reprochait à son père d'être alcoolique, seulement à sa mère. Personne ne s'indignait non plus quand il la frappait. Les gens autour avaient juste pitié, une pitié discrète et apeurée. Que les hommes frappent leur femme semblait courant dans son milieu social, un acte viril, en somme.

– Pourquoi tant d'hommes battaient-ils leurs femmes, Gloria ?

– *L'alcool, toujours l'alcool !*

– Et pourquoi buvaient-ils ?

– *La misère ; et aussi pour se réchauffer.*

– Se réchauffer ?

– *C'est ce qu'ils disaient. Ma mère me tendait parfois un verre d'eau-de-vie et me disait : réchauffe-toi ! Je la repoussais.*

– Sais-tu pourquoi il y avait autant de misère ? Les gens ne se révoltaient pas ?

Gloria ne sait pas qui gouvernait le pays, ni pourquoi régnait cette misère. Les pauvres recevaient peu d'informations. Pour la plupart, ils ne savaient pas lire les journaux, n'avaient ni radio, ni télé. Ils formaient un pays dans le pays, un monde à part, un monde juste occupé à survivre. Elle se souvient seulement d'une foule, portant des fleurs rouges et criant. Ce devait être la révolution des œillets, au printemps mille neuf cent soixante-quatorze, Gloria avait dix ans, mais elle ignorait pourquoi ces

gens manifestaient. Elle ne sait même pas si c'est un vrai souvenir ou si elle en a entendu parler plus tard.